

Intervention d'Arlette MOUGIN, le 28 mai 2018.

« **La haine de la démocratie** » (Jacques Rancière.) (2005. La Fabrique)

Jacques Rancière est un philosophe français, né en 1940, il mène, depuis les années 80, une réflexion politique : son premier ouvrage « Le Maître ignorant » est édité en 1987.  
« La haine de la démocratie » paraît en 2005.

Dans son ouvrage, J Rancière nous propose une réflexion critique de la démocratie à partir des analyses contemporaines qui, quels que soient les experts, décèlent en elle une perversion qui la condamne.

Qu'y a-t-il d'haïssable dans la démocratie d'aujourd'hui, qu'a-t-elle produit, pour que ce soit ceux qui la réclament et l'admirent qui voient en elle la menace d'un funeste avenir ?

Quel est donc le nouveau scandale porté par le nom de *démocratie* ?

En faisant la critique de ces dénonciations, l'auteur nous invite à penser – ou repenser – les rapports entre démocratie et représentation.

La condamnation de la démocratie n'est pas nouvelle. Au cours de l'Histoire, elle provient généralement d'une aristocratie qui voit ses privilèges s'envoler. Ainsi, dès sa naissance, le nom de démocratie est une insulte pour une aristocratie athénienne qui revendique sa culture et ses compétences à gouverner. La démocratie, règne d'une multitude inculte, usurpe le pouvoir issu de la naissance, le seul légitime.

Beaucoup plus tard, après une autre naissance – celle de la démocratie américaine – c'est au nom du peuple, victime de l'escroquerie bourgeoise du pouvoir, que sa dénonciation porte principalement sur l'hypocrisie de ses mécanismes institutionnels. Au XIX<sup>e</sup> siècle, celle de Marx en donne un bel exemple : la démocratie est la défense de l'ordre propriétaire “ *Les lois et les institutions de la démocratie formelle sont les apparences sous lesquelles et les instruments par lesquels s'exerce le pouvoir de la classe bourgeoise*”. Il s'agit donc de lutter contre cet énorme mensonge démocratique en vue d'une démocratie réelle.

Cette remise en cause d'une soi-disant démocratie pour le peuple est toujours vivante.

Mais en quoi consiste la « haine de la démocratie » au cours des quarante dernières années ?

## **I. De quels crimes notre démocratie est-elle coupable ?**

1. La démocratie est fière d'elle-même lorsqu'elle part en guerre, brandissant ses valeurs (liberté, égalité, justice, fraternité) contre l'ennemi extérieur, clairement identifié, qui a pour nom, selon les temps : tyrannie, dictature, totalitarisme. Mais ses victoires sur l'ignominie de tels régimes politiques masquent son ennemi intérieur qui n'est autre que cette vitalité dont elle fait preuve lors de ses luttes, cette vitalité nécessaire à la vie démocratique. Car la vie démocratique ne vit que si l'on s'active sur la scène publique, que si les citoyens restent vigilants par rapport aux institutions et aux lois qui les gouvernent, que s'ils revendiquent leurs droits au nom des valeurs qui les animent – en somme que si la vie politique donne vie à la démocratie.

Mais cette vitalité peut aussi la mettre en danger, aussi bien par excès que par épuisement (l'excès entraînant bien souvent l'épuisement)

Le crime de la démocratie aujourd'hui serait-il la surenchère des valeurs qui la fondent (particulièrement la liberté et l'égalité) ?

C'est à cette question que répondent, depuis les années 70, la plupart des critiques qui parlent de « crise de la démocratie », crise qui affecterait « la société démocratique ». Celle-ci, à

vouloir trop de liberté, trop d'égalité, en perdrait la liberté et l'égalité. En perdant le sens de ces valeurs, c'est le sens même de la démocratie qui serait perdu. En effet, cette société est décrite comme « le règne des désirs illimités des individus de la société de masse moderne ». Il s'agit non de dénoncer la perversion des institutions (cf. Marx) mais le changement opéré par une « société démocratique » qui a transformé « l'homme démocratique ». Il n'est plus aujourd'hui le citoyen soucieux du bien commun mais cet individu égoïste, le consommateur narcissique d'une démocratie qui doit lui apporter la satisfaction de ses propres désirs. Si les revendications sociales des citoyens sont légitimes dans une démocratie, et signes de sa bonne santé, lorsqu'elles deviennent celle du chacun-pour-soi, la démocratie est malade de ses excès. Pour ces experts des années 70-80, la démocratie est réduite à une « société individualiste de masse » prise au piège de l'univers marchand auquel elle est identifiée. La démocratie est alors dissoute dans cet univers, emportée par l'accroissement indéfini, inhérent à la logique de l'économie capitaliste, compromise désormais par cette dernière devenue la nouvelle idéologie.

Ainsi, pour ces analyses, la démocratie n'est plus vue sous l'angle politique mais social et économique.

2. Dans le même temps, l'École est le théâtre d'une querelle portant sur son échec à donner les mêmes chances à tous. Il s'agit alors de la rendre plus égalitaire en la sortant de son sanctuaire, en l'ouvrant davantage à la société (celle bien sûr décrite précédemment de l'individu consommateur!). Repoussant l'élitisme, elle produit la fatale équivalence de toutes choses propre à la culture de masse en même temps que le règne de l'opinion. Ainsi, l'élève devient le représentant immature de « l'homme démocratique ».

3. Ces deux analyses nous permettent d'identifier le mal qui ronge notre démocratie : l'excès d'égalité qui ruine l'égalité. Elle est coupable d'égalitarisme. La nouvelle « haine de la démocratie » est alors détournée d'une critique politique traditionnelle pour se reporter sur la « crise civilisationnelle » et, par extension, sur « l'homme démocratique » devenu indifférent à la vie politique d'une démocratie dont il a perdu le sens-même. Serait-il celui par lequel la démocratie meurt par apolitisme ? « L'homme démocratique » aurait perdu *“la mesure par laquelle l'Un peut s'accorder au multiple et les uns s'unir en un tous”*. Pour cela, il faudrait qu'il ne soit pas coupé de l'idéal des valeurs qui place l'Universel au-dessus du particulier. La démocratie exige une transcendance détruite par « une société démocratique » dans laquelle le règne de l'Avoir rend le peuple oublieux des valeurs qu'elle porte et qui sont sa raison d'être.

L'*intelligentsia* dénonciatrice d'une démocratie perdue à cause de l'individualisme, l'égalitarisme et l'illimité inéluctable d'une consommation de masse nous amène à l'interrogation suivante : une fatalité n'a-t-elle pas toujours pesé sur la démocratie, celle d'une impossibilité à vivre selon ce que son nom évoque « le pouvoir du peuple » ? Quelles que soient les conjonctures de l'Histoire, la démocratie n'a-t-elle jamais été qu'un leurre ?

## **II. La vie démocratique : un leurre.**

Nous l'avons vu précédemment, la démocratie, aujourd'hui, se dissoudrait dans les appétits dévorants des individus en quête de marchandises. Si la démocratie est en perdition au profit de cette nouvelle société, est-ce vraiment « l'homme démocratique » qui en serait coupable ? N'est-ce pas plutôt le système démocratique représentatif qui est intrinsèquement biaisé ?

1. On prend habituellement l'existence de ce système comme le critère de la *bonne démocratie* dont les règles donnent le moyen d'assurer l'équilibre des pouvoirs, de dissocier la représentation de la volonté générale de celle des intérêts particuliers. Pourtant, nous voyons, aujourd'hui, la chose publique accaparée par des professionnels de la politique, détenteurs de la science politique. Et dans le contexte que nous avons décrit précédemment, on assiste à une alliance de l'oligarchie étatique et de l'oligarchie économique. Nous ne vivons pas dans des démocraties. Nous vivons dans des États de droit oligarchiques. Les élections assurent la reconnaissance de la souveraineté populaire et les libertés des individus sont respectées, laissant libre cours à la passion démocratique qui, de temps à autre, se manifeste encore dans des luttes sociales (la démocratie est sauve !).

2. Cependant, le système oligarchique installe une vision consensuelle : la réalité économique ne nous laisse pas le choix de nos inspirations et nos opinions. Cette réalité, c'est-à-dire l'illimité du pouvoir de la richesse, est incontournable de notre monde et de notre avenir. Comment, alors, garder l'équilibre entre l'intérêt de l'État et celui du peuple ? Où sont les bonnes solutions ? Il n'y a pas à choisir. Il y a un état objectif des choses défini par le savoir d'experts qui prime sur le choix populaire.

3. Désormais, gouverner est affaire de science non de politique. Il est alors à demander au « peuple souverain » de la démocratie de « la foi » et non de la politique. La prospérité mérite des sacrifices. Il est toujours ainsi de la marche de l'Histoire.

Raymond Aron disait : « Entre le totalitarisme et la démocratie, il n'y a jamais eu qu'une forme de gouvernement : l'oligarchie ». En effet, le gouvernement démocratique sera toujours voué à la haine de tous ceux qui présentent leurs titres à gouverner : la naissance, la richesse, le savoir.

La démocratie ne serait donc qu'une illusion et, comme toute illusion, protection contre une vérité qu'on ne veut pas voir, négative donc mais en même temps positive car elle permet de garder cet espoir toujours présent d'un gouvernement que le peuple s'approprierait.